— Oh! non.

— Eh bien! allons... nous aimer. C'est bien plus agréable.

Et il regarde madame Ferdinand Plumet avec un regard passionné. Elle baisse les yeux. Un pressentiment doux et vague lui dit qu'elle touche à une heure où un bien joli secret lui sera appris. Elle rougit, ne répond rien, ne fait pas un geste rebelle, parce que les mots du maire : — *La femme doit obéissance à son mari* retentissent encore à son oreille.

Le *salon de cinquante couverts* retentit des éclats de rire de M. Plumet le père, quand un garçon du restaurant vient dire que le marié a enlevé sa femme avant le troisième service.

— Je reconnais mon sang, dit Jacques. C'est du salpêtre.

Puis, tournant vers Ursule sa face épanouie et rubiconde, il crie d'une voix de stentor : — Eh! la commère, n'ayez pas peur pour votre fille! mon fieu n'est pas un Jean Duval, oui-dà. C'est un garçon tout modeste et qui fait doucement les choses.

Et Ursule répond avec le ton pincé qu'on lui connaît : — Ferdinand peut aller. La légitimation du mariage lui met la bride sur le cou.

— Amen! dit Jacques, et nous autres en avant le cachet rouge!

Pour jouer la comédie quand on a quinze mille francs de rente, il faut être une vieille folle qui croit devoir conserver au public les ruines de ce qu'il a aimé. Marie était jeune, elle avait du sens; elle quitta donc une carrière où le vice s'inocule si facilement, et où la vertu ne trouve qu'une incrédulité dédaigneuse.

Elle ne chante plus que pour son mari, et les *feux* qu'elle en reçoit lui paraissent plus doux que ceux du caissier de Feydeau. Elle a déjà donné un joli enfant à son époux, et dernièrement, dans une maison où j'étais en visite, j'ai aperçu sur la cheminée un billet de faire part de M. Plumet fils, qui finissait par la phrase de rigueur : — *La mère et l'enfant se portent bien.*

Je ne vous dirai pas qu'Ursule, en prenant sa part des quinze mille livres de rente a quitté le ton faubourien et les gestes carrés qui la distinguaient. La brave femme est toujours la même. Elle jure comme un cent-suisse, fait des cuirs plus forts qu'un député gascon, et pour compléter ces deux agréments, elle a conservé de son balayage littéraire d'extraordinaires prétentions au bel esprit. La petite famille ferme les yeux sur ses légers défauts; car Ursule, toujours ridicule, est toujours la bonté même. C'est elle qui s'est investie de l'autorité de bonne d'enfant pour le premier marmot que Marie a donné à Ferdinand. Revêtue de l'indispensable tablier de toile cirée, elle promène Plumet numéro trois, sur les boulevards en le tenant étroitement serré dans ses longs bras.

— Voyez, dit-elle à ses amis du quartier, qu'elle n'a pas abandonnés malgré son opulence subite, voyez comme il est gentil! comme il a l'air doux! et pourtant il a dans ses veines le sang du chenapan le plus brutal! d'un voleur, quoi! et elle raconte à l'assistance émerveillée le terrible assaut qu'elle a reçu en l'an 1810.

On n'a plus entendu parler de la comtesse et de son fils. L'hôtel de la rue de Vendôme a été vendu. Pour M. de Rosemore, reçu de nouveau auprès des ministres, il a pris une maîtresse à laquelle il permet tout, excepté un directeur de conscience.

C'est dans un appartement fort joli du boulevard Saint-Martin que loge maintenant la famille du marchand de coco. Là, Ferdinand fait de la littérature à son aise. On vit dans l'aisance, et quand on va au spectacle, on se permet le billet de premières galeries. La cuisinière que l'on a prise est sous l'inspection immédiate de mademoiselle Ursule Gargarisme, et malheur au cordon bleu s'il s'avisait de faire danser l'anse de panier. L'ordinaire est succulent et quelquefois le comte de Limeuil ne dédaigne pas d'en prendre sa part. Ces jours-là, après le dîner, il se met à la fenêtre, et du doigt montrant la place éloignée où pour la première fois il a rencontré Jacques, il dit :

— C'est là, mon ami, que vous m'avez donné à déjeuner.

Ce à quoi Jacques répond avec la malice faubourienne :

— Qu'on dise maintenant que les brioches ne portent pas bonheur!

Dernièrement, par une belle matinée, Jacques se promenait sur ce boulevard du Temple, que tant de souvenirs lui font aimer. Une bande de ses anciens amis le rencontra. A la vue de ses bottes luisantes, de son castor soyeux, de son habit au drap fin, aux boutons brillants, chacun le salua avec respect. On se demandait s'il était convenable d'aborder un homme si bien mis et dont la fortune était si considérable! Plumet alors mit la main sur la hanche, comme au temps de ses exploits, et il dit : — Eh! vieux! est-ce que ma défroque vous fait peur?

— Ah dame! monsieur Plumet...

— Nom d'une pipe, si parce que j'ai des pelures neuves, faut que j'perde les amis, au diable le costume. Si vous craignez que mes beaux affutiaux vous sautent aux yeux, j'irai mettre ma vieille veste et ma casquette de loutre.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Plumet; mais à présent que vous voilà z'un bourgeois.

— Qu'est-ce que ça prouve? Est-ce qu'il n'y a pas des bourgeois qu'est pas fiers?

— Ah! c'est vrai; mais...

— Mais, mais... nous allons chopiner du beaune première et manger une matelote chez le Banquet de l'Anacréon, et c'est moi que j'paie.

Et les bonnets et les casquettes se levèrent respectueusement. On se consultait du regard, on n'osait prendre sur soi d'avancer familièrement le premier vers le favori de la fortune. Impatienté de ces délais, Jacques prit par le bras celui des assistants qui se trouvait le plus près de lui. — Allons, joue des jambes, dit-il, la matelote refroidit.

Un mouvement instantané s'opéra dans la phalange des faubouriens, et l'on se mit en marche.

Le vin rapprocha bientôt les distances. On avait pris un cabinet particulier où l'on déjeuna copieusement. Jacques dit qu'il n'y avait pas assez de vin dans la matelote, et qu'il fallait corriger l'erreur du cuisinier en buvant rubis sur l'ongle. Des cris de joie saluèrent cet avis, et mon héros se grisa avec son bel habit comme il s'était grisé avec ses insignes de marchand de coco.

Le même jour, à l'heure où la famille allait se mettre à table pour le dîner, Plumet rentra en faisant des S bien marquées. Sa belle cravate de batiste était en désordre, quelques taches de vin souillaient son gilet de piqué blanc. On le gronda doucement.

— Comment, disait Ursule, aller se mettre en cet état quand nous avons du si bon vin chez nous!

— Nous avons du bon vin, dit Jacques en la regardant avec l'air hébété de l'ivresse, ah! nous avons du bon vin, eh bien! j'en veux boire, et il en but.

Cette débauche donna lieu le lendemain à une assemblée de famille, devant laquelle Jacques comparut. Un beau discours lui fut adressé par sa belle-fille, qui conclut ainsi : — Quand on a une cave comme la vôtre, petit papa, on doit mépriser celle des restaurateurs.

Jacques avait trop de bon sens pour ne pas sentir la justesse de cette remarque et tout ce qu'on venait de lui exposer sur les dangers de l'ivresse. Dans une circonstance mémorable, il avait failli ternir sa réputation en restant dans un cabaret, au lieu de porter à son adresse certaine dîndе truffée. Un accident comme celui-là n'était plus à craindre dans la position nouvelle de Plumet; mais une riblotte pouvait en amener d'autres aussi dangereux. Il fit donc une respectueuse inclination au petit tribunal, et il dit :

— Je jure par feue Christine, ma pauvre femme...

— Oh! dit Ursule, ce serment-là est sacré pour lui. Qui diable a pu le lui arracher?

— Je jure par feue Christine de ne plus me griser...

— — Quel bonheur! dit Marie.

— De ne plus me griser... qu'à la maison, et une fois par semaine. Ce n'est pas trop, Ursule, hein?

— Oh! non!

FIN DU MARCHAND DE COCO.

MADAME PICHARD,

PAR LE MÊME.

Dans un coin du vieux Languedoc, près de la ville de Saint-Gaudens, cette clef des monts Pyrénées, s'élève le vieux château de Moncassac. La Garonne, en courant vers Toulouse, après s'être échappée des montagnes, vient laver le pied du vieil et fort édifice; divisée par la main des hommes en plusieurs canaux, elle entoure deux fois de son eau les fortifications gothiques du noble manoir, comme dans les replis d'un énorme serpent argenté; puis elle fuit au nord à travers les prairies et les vallées.

Le château de Moncassac, assis sur la base des Pyrénées, a été construit il y a plusieurs siècles, par un architecte qui s'était inspiré, sans doute, à la vue des gigantesques beautés du pays; car c'est une vraie montagne que ce lourd et puissant castel.

Ses murailles massives ont résisté aux tourmentes qui désolent, par intervalles, la contrée, et voilà tantôt quatre cents ans que ses tours sont aperçues au loin par le voyageur fatigué, cherchant un refuge contre la nuit, les précipices, les avalanches et les loups.

Echappé aux démolisseurs révolutionnaires, Moncassac nargue encore aujourd'hui la bande noire des industriels, car il a pour maîtresse une femme dont la richesse est égale à celle de vingt banquiers, et qui tient au berceau de ses pères, comme une fille pieuse et reconnaissante.

Athénaïs-Cunégonde-Berthe, duchesse de Moncassac, s'est retirée dans son château après les événements de juillet, qui ont amené un ordre de chose souverainement méprisé par elle. La vérité historique oblige à dire, cependant, qu'avant de se résigner à cette solitude, Athénaïs-Cunégonde-Berthe, duchesse de Moncassac, a osé faire un tour en Vendée, et deux voyages en Hongrie auprès des Bourbons aînés.

L'activité de la gendarmerie dans les genêts de la Bretagne, la mort de Charles X sous le ciel étranger, l'ont enfin fixée chez elle, où elle donne du pain aux pauvres, des maris aux jeunes filles, des chandeliers d'argent aux églises d'alentour, et des primes considérables aux chasseurs qui tuent des loups.

L'immense fortune de la duchesse de Moncassac a permis à la noble dame de s'entourer du luxe splendide et imposant qui distinguait autrefois les hauts barons de nos rois, et cette fortune, malgré cela, ne trouve pas encore un complet écoulement.

Chaque année la pauvre duchesse trouve encore quelques cent mille francs de reste sur son revenu. Tout cet or l'embarrasse, l'ennuie, et elle dit à son intendant : — Jetez cela à ces polissons qui peuplent la Bourse à Paris; qu'ils m'achètent de nouvelles rentes. N'oubliez pas de les payer royalement de leurs peines!

La duchesse de Moncassac, en un mot, est menacée d'une opulence rostchildienne. Une bienfaisance inépuisable, les exigences d'un orgueil aristocratique, une vingtaine de pensions annuelles payées à de vieux chouans, à des Suisses du 10 août qui vivent encore, à d'anciens fermiers, qui, sous les orages de 1793, ont été dévoués à la famille Moncassac, n'ont jamais pu entamer le fonds de cette fortune colossale, et l'infortunée châtelaine a dû se résigner depuis longtemps à s'entendre appeler la duchesse de Carabas.

Les meubles, les tentures qui décorent l'intérieur du château, sont de la plus grande richesse. Ils ne sentent en rien le petit appartement, le boudoir. Tout cela est lourd, éclatant.

L'argenterie est massive et fatiguerait, dans un repas, la petite main d'une coquette de nos jours. Mais la duchesse de Moncassac est une femme de la vieille roche, forte et grande comme une statue de Minerve.

Et à chaque anniversaire des grands événements royalistes, elle lève à bras tendu, après le dîner, une coupe immense dont l'argent, s'il faut en croire la noble dame, fut travaillé par Benvenuto Cellini, gouffre effrayant, auprès duquel la tasse du baron de Bradwardine de Scott, n'eût été qu'un dez à coudre. Armée de ce gigantesque monument de l'orfévrerie de nos pères, elle porte la santé des Bourbons aînés, qui surnagent encore sur l'océan des révolutions, puis elle fait passer la coupe à ses convives, après avoir mouillé ses lèvres dans le vin de Bordeaux qu'elle contient.

Ce luxe puissant se fait remarquer dans chaque réduit du château; les glaces, toutes d'un seul morceau, se dressent dans des cadres d'une largeur inconnue même chez les banquerouteurs de la finance parisienne; les pendules sont d'une dimension fabuleuse; les tapis qui courent dans les longues galeries sont triples, et il semble, quand vous posez le pied dessus, que vous foulez l'herbette épaisse chère aux moutons et aux faiseurs d'idylles.

A l'exception du vigoureux Decamps et de Scheffer, les peintres de la nouvelle école sont expulsés du château de Moncassac. Madame la duchesse les trouve trop fades; et, dans ses conversations intimes, elle rit beaucoup de leur nature sauvage, qu'elle s'obstine à ne trouver que déplaisante et sale. Mais ces vieux Italiens, qui peignaient avec leur bonne rapière à côté d'eux, qui, d'école à école, ne traitaient jamais que la flamberge en main, et qui mouraient quand leur œuvre restait au-dessous de leur grand désir d'artiste, oh! ceux-là vous les trouvez en grand nombre. L'intendant de madame de Moncassac va de loin en loin en Italie, et, grâce aux bonnes lettres de change qu'il emporte sur les banquiers de Florence, de Milan et autres villes, il trouve toujours le moyen d'enlever à quelques galeries de prince ruiné un Titien, un Raphaël, un Salvator. Aussi, la duchesse de Moncassac possède-t-elle une riche collection de chefs-d'œuvre.

Si quelquefois elle sort de son beau domaine pour aller faire visite dans les environs, tout le monde est étonné, dans les campagnes, du riche équipage, des magnifiques chevaux qui la traînent. Les chevaux d'Athénaïs-Cunégonde de Moncassac!... Mais, sachez-le bien, ils donneraient la fièvre de l'envie à l'honorable lord Seymour et à tous les membres trois fois illustres du club-jockey.

Le personnel du château est ainsi composé : vingt laquais, trois cochers, un chef et six marmitons, un intendant, un caissier, quatre femmes de chambre, trois demoiselles pour la lingerie, douze gardes forestiers, qui doivent toujours coucher à Moncassac avec armes et bagages; un docteur en médecine, un pharmacien, deux enfants de chœur et un aumônier pour la chapelle.

Le lecteur voit maintenant que cette demeure, perdue à l'extrémité orientale du département de la Haute-Garonne, est montée sur un pied royal, et nous allons y pénétrer avec lui en lui faisant part de cette pensée philosophique exprimée en vers et en prose, sur divers tons, depuis qu'il y a des hommes faisant métier de catéchiser le prochain : — Il est des peines sous les lambris dorés, comme dans la cabane du pauvre.

Par une froide matinée de septembre, tous dormaient encore au château de Moncassac. Nul bruit ne se faisait entendre dans les profondeurs de l'immense édifice. Les écuries, les remises, le chenil étaient encore muets. Les valets chargés de desservir ces localités, étendus sur leur couche, reposaient tranquillement, tant était douce et paternelle la discipline qui les régissait, tant surtout monsieur l'intendant, leur chef suprême, après *madame*, aimait à se lever tard.

Le vent, dont la fraîcheur déjà piquante annonçait l'hiver, sifflait avec force et faisait craquer les branches presque dépouillées des arbres séculaires de l'immense parc. Au loin, on voyait la crête des montagnes, nommée *port* dans le pays, enveloppée, perdue dans les nuages grisâtres d'un ciel nébuleux, et, de ces Pyrénées, d'où les oisifs des villes attirés par Barèges et Bagnères, s'étaient déjà sauvés, sortaient ces brises aigres, tourbillonnantes, ces bruits mystérieux, puissants, qui disent à l'habitant de songer à la mauvaise saison et qui font sortir l'ours et le loup de leurs retraites. C'était le moment où les Pyrénées sont d'une beauté horrible, beauté que l'on n'a jamais vue, à moins que l'on ne soit contrebandier, ou chasseur d'isards.

Cependant, au fond du parc, immensité dont la partie rapprochée du château était taillée et dessinée dans le goût du grand siècle, dont l'autre, séparée de la première par une grille, était une haute et vaste futaie peuplée de gibier; là-bas, là-bas, à une lieue des bastions et des tourelles grisâtres de Moncassac, deux individus se promenaient en se parlant à voix basse.

L'un était un grand jeune homme, vêtu avec l'élégante simplicité d'un Parisien qui n'est pas un fat; âgé de vingt-cinq ans à peu près, il avait en parlant un geste qui annonçait une éducation distinguée. Son visage était spirituel, agréable, purement dessiné, et dans ses yeux bruns on trouvait une expression révélant à la fois une grande bienveillance naturelle et l'énergie d'un homme de cœur. L'autre personnage, jeune fille aux proportions délicates, semblait un ange de consolation descendu dans cette région que désolait un automne rigoureux.

Elle était de petite taille, mais sous sa mante de soie on devinait des formes parfaites; une de ses mains, dont elle avait ôté le gant pour prendre un fruit sauvage sur un buisson, était d'une grâce et d'une finesse merveilleuse; sa figure était celle que nos artistes rêvent quand ils veulent mettre sur la toile une nymphe ou une sylphide.

Une fois elle éleva la voix dans la chaleur de l'entretien, et cette voix était douce et pénétrante.

Au milieu des sauvages beautés du site, ces deux êtres jeunes et élégants, au doux parler, à la démarche gracieuse, formaient un contraste qui n'eût pas été sans attraits pour l'observateur.

— Ainsi, mademoiselle, vous quittez Moncassac sans avoir vu madame la duchesse... hélas! et sans me donner un peu d'espoir?

— Monsieur Carle, je vous ai dit que je... vous aimais!

— Oh! cette assurance m'a rendu bien heureux, bien fier, mademoiselle Mathilde... mais je ne sais quels pressentiments!...

— Vous avez raison, monsieur Carle!... et notre horizon est aussi chargé de brumes que celui que nous apercevons là-bas. Ma tante, enchantée d'un certain marquis... vieillard dameret et souverainement ridicule, a pensé à me donner à lui. Vouloir me marier, elle qui n'a jamais voulu me voir!... Maintenant encore les sollicitations de ma fidèle Benoît, ma nourrice, actuellement au service de la duchesse, n'ont rien pu faire. Oh! si ma tante avait pu savoir que, depuis huit jours, sa nièce s'est introduite au château de Moncassac, qu'elle s'y est cachée pour voir, au moins incognito, la seule parente qui lui reste au monde!... oh! monsieur Carle, elle l'eût fait jeter à la porte, car elle ne veut pas que je l'aime, ma tante; elle ne veut pas que je l'embrasse!

— Mais qui peut causer cet éloignement, cette haine?... De la haine, oh! non, elle n'en a pas, puisque, de loin à la vérité, elle a pris soin de vous, puisque déjà elle a constitué sur votre tête une fortune considérable. Je m'y perds, moi!

Mathilde de Saint-Alban conduisit Carle jusqu'à un gros bloc de pierre couvert de mousse; elle fit signe au jeune homme de s'asseoir à côté d'elle, et elle lui parla ainsi :

— *Nous sommes amis*, monsieur Carle, et je vous dois toute ma confiance. Ecoutez-moi donc : Orpheline de très-bonne heure, et restée seule au monde, sans fortune, je dois tout, comme vous l'avez dit, à ma tante qui m'a fait élever. Je me souviens même que, dans ma jeunesse, j'habitais à Paris un superbe hôtel, où tous mes désirs étaient prévenus; je me souviens d'une grande dame qui m'embrassait beaucoup quand j'étais toute petite, et qui, lorsque je commençai à grandir, devint pour moi froide et réservée. C'était ma tante, la grande dame, monsieur Carle!

— Mais, interrompit le jeune homme, quel était donc votre crime?

— Je suis jolie!... dit en rougissant la jeune fille, tel est le faible de ma pauvre tante. Elle a longtemps tenu le sceptre de la beauté dans ce pays. A Toulouse, on parle encore de la beauté majestueuse de la duchesse de Moncassac. Dans les commencements de la restauration, elle était encore l'une des plus belles femmes de la cour. Mais, à mesure que les années lui ôtaient un de ses charmes, ma tante prenait en horreur Paris, les Tuileries, Toulouse même, qui sont peuplés de femmes charmantes. Il a fallu tout le fanatisme d'amour qu'elle porte à la famille des Bourbons pour qu'elle consentît à garder sa place chez madame la dauphine lorsque les rides et les cheveux blancs ont annoncé l'avenue de la vieillesse. Je crois même que, dans le coin le plus reculé de son âme, ma tante a vu avec plaisir la révolution de juillet, qui venait la dispenser de paraître à Paris. Dès l'instant où ses chers Bourbons furent partis, et après quelques essais de conspiration contre le nouveau régime, ma tante courut s'enfermer dans son château. Elle ne s'arrêta même pas à Toulouse, où elle a beaucoup d'anciens amis, où jadis son père, le duc de Moncassac, fit son séjour comme gouverneur des Etats de Languedoc. Depuis lors, ma pauvre tante a vécu possédée d'une idée fixe, celle de paraître belle et d'em-

ployer tous les moyens possibles pour satisfaire ce misérable besoin. Vous avez dû remarquer que toutes ses femmes sont vieilles.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Carle.

— Dans le pays, ma tante ne voit que des douairières. Elle a beaucoup d'esprit, ma tante, à part cette faiblesse que je vous signale, et elle s'est adroitement arrangée de façon à ne composer son intimité, très-restreinte, comme vous savez, que de femmes âgées. Que vous dirai-je?... C'est une passion terrible qui vient obscurcir de belles et nobles qualités : ma tante veut être jeune, belle, et tout ce qui peut faire rivalité heureuse avec elle est un objet de haine. Vous savez tout, monsieur Carle. Maintenant, ennuyée de ma vie solitaire dans le château de Mirville, que m'a donné ma tante, très-peu flattée du bonheur d'être, à mon âge, une demoiselle propriétaire d'un manoir du seizième siècle, avec quinconce, bois taillis, chapelle et tours du sud et du nord, je me suis décidée à venir ici, où ma fidèle Benoît m'a cachée. Hier, monsieur Carle, ma bonne nourrice m'avait postée dans un lieu où je pouvais entendre une conversation qu'elle s'était ménagée avec ma tante. La pauvre femme a fait de vains efforts en ma faveur. La duchesse de Moncassac lui a dit ces paroles qui retentissent encore à mon oreille :

— Femme Benoît, assez là-dessus! J'ai doté votre fille, j'ai fait exempter votre fils du service militaire, j'ai relevé votre chaumière et fait clore de murs votre champ... Quand mon service vous ennuiera, vous pourrez retourner chez vous... car, grâce à mes bontés, vous avez un foyer maintenant! Si quelqu'un de votre famille avait encore besoin de mes services, parlez; mais veuillez bien ne pas vous mêler de la mienne. Sans le souvenir de vos vieux services dans ma maison, je vous chasserais dès cette heure. N'y revenez plus, femme Benoît! Du reste, si ma nièce est fatiguée de sa solitude, son supplice ne durera pas longtemps. Je la marie au marquis de Grands-Fonds, mon estimable, mon précieux ami!.

— Quoi! s'écria Carle, le marquis de Grands-Fonds!... ce terne gentilhomme qui siége à la Chambre des pairs, dont la bêtise et les prétentions sont devenues proverbiales, et dont j'ai l'insigne infortune d'être le secrétaire?

— Lui-même, monsieur Carle! répondit en pleurant la pauvre Mathilde; et voici l'heure où vous avez coutume de vous rendre dans son appartement pour faire sa correspondance. Mais, tenez, j'aperçois ma fidèle Benoît qui accourt pour me faire rentrer dans ma cachette. Il faut nous séparer.

— Oh! mon Dieu! s'écria Carle, et dire que je suis sans fortune, sans autre état que celui de valet littéraire de cet homme!

— Carle, dit Mathilde, je vous aime! Je ne crains pas de le dire encore, car j'ai appris à connaître votre noble caractère. Si vous le voulez, je laisserai là cette fortune que ma tante m'a donnée, et je vous suivrai, comme vous me le proposiez hier. Je serai votre femme, je travaillerai. Je sais broder, chanter, peindre, Carle!

— Non, oh! non, répondit le secrétaire du marquis de Grands-Fonds, que nos amours soient purs, Mathilde, et pardonnez-moi d'avoir osé vous faire une offre semblable; mais je vous aime tant! Hélas! il est des moments où la raison cède à l'amour. Mathilde, sur Dieu qui me voit et m'entend! je vous aime de toute la puissance de mon cœur; mais je ne veux vous obtenir que par des moyens dignes de vous... et de moi.

— Bien, Carle, très-bien. Ah! c'est bon d'estimer ce qu'on aime! A demain, Carle! même lieu, même heure.

— A demain.

A un signe que la femme Benoît lui fit, Mathilde entra dans un massif d'arbres, et, par des chemins détournés et couverts par le peu de feuillage que l'automme avait épargné, elle gagna à pas de loup la retraite que sa fidèle et bonne nourrice lui avait ménagée dans l'univers gothique qui s'appelait le château de Moncassac.

La facilité avec laquelle Mathilde se mettait à la discrétion de son jeune amant demande quelques explications. C'était une jeune fille pieuse et chaste, dont toutes les impressions étaient honnêtes et élevées; mais c'était une jeune fille qui aimait depuis longtemps.

Déjà quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'à Toulouse, la vieille et bigote cité, elle avait fait la connaissance de Carle d'Alton.

Issu d'une famille honorable, mais pauvre, Carle, exilé de l'Ecole de droit de Paris pour quelques peccadilles qui sentaient un peu le républicain, était venu achever ses études à Toulouse, patrie de Cujas, et, ce qui vaut infiniment mieux, de Laromiguière.

Carle avait été recommandé par quelques amis de la capitale à une madame de Tressac, veuve depuis quelques années d'un ancien maréchal de camp des armées de Louis XVI, pacifique Toulousain, qui avait vécu d'un modeste revenu, sans donner beaucoup d'attention aux nouvelles de l'église et de la politique. Or Mathilde de Saint-Alban, qui, l'été, habitait le château de Mirville, peu éloigné de Toulouse, était autorisée à venir tous les hivers, et sous la surveillance d'une gouvernante choisie par la duchesse de Moncassac elle-même, chez madame de Tressac, ancienne amie de la famille. Ces visites étaient autant de joies pour l'aimable veuve, femme d'esprit et de cœur, très-capable d'apprécier les grâces modestes et les qualités essentielles de la pauvre nièce bannie. La bonne dame procurait à Mathilde le plus de plaisirs qu'elle pouvait, dans ce Toulouse où elle vivait si retirée : d'abord la grand'messe tous les dimanches, à l'église Saint-Etienne; une fois par semaine le spectacle, quand on jouait de l'opéra; le plus souvent possible, des charades en action, et composées, arrangées, distribuées par un bel esprit de la ville, et puis quelques promenades, pendant le temps sec, à l'esplanade et au jardin public.

Mais il vint un hiver où le hasard envoya à Mathilde un plaisir bien plus doux que tous ceux-là, dans la personne d'un jeune étudiant en droit, au parler doux, à l'œil de feu, et qui se nommait Carle d'Alton.

Dès la première vue, les deux jeunes gens se sentirent pénétrés de ce doux sentiment de sympathie, dont il n'est plus permis de parler aujourd'hui, tant il a été mal chanté par les auteurs de vaudevilles, d'opéras et de devises. Carle, étudiant aux passions dignes de son état, cessa tout d'un coup de jouer aux dominos jusqu'à deux heures du matin, de se battre en duel tous les huit jours, de siffler les comédiens qui lui déplaisaient, de désoler les grisettes, de leur promettre le mariage surtout, et de boire de l'absinthe après le repas.

L'Ecole tout entière s'étonna de voir le plus tapageur de ses membres devenir froid, réservé, sobre et de bon goût. Les gros enfants du Languedoc dirent entre eux, et dans le patois harmonieux dont ils sont capables : — Le Parisien se dérange! c'est un homme mort et enterré.

Et ils s'occupèrent ensuite d'un autre étudiant qui osât se poser à la place de chef des mauvaises têtes que Carle d'Alton dédaignait.

Mais, à la fin de chaque hiver, Mathilde de Saint-Alban quittait Toulouse et retournait au château de Mirville.

Carle, le fripon, fit comprendre à la bonne madame de Tressac qu'elle aurait le plus grand besoin de l'air de la campagne.

Il la trouvait changée, pâlie; les froids excessifs de l'hiver l'avaient fatiguée; les brises printanières, le parfum des fleurs, le bon lait des fermes de Mirville ne pourraient manquer de lui rendre la santé.

Madame de Tressac ne se sentait aucune maladie; mais elle se sentait beaucoup d'amour pour sa chère Mathilde, et elle se décida à se rendre au château de la jeune fille. Il suit de là, très-naturellement, un grand nombre d'excursions que fit Carle à Mirville.

Il serait impossible de préciser si la vieille dame s'était aperçue de l'amour des jeunes gens. En admettant qu'elle eût fait cette découverte, on peut supposer qu'au fond de l'âme elle eût été contente de voir cette union, car elle avait eu le temps d'étudier le caractère franc et généreux de Carle, et, dans son bon sens, elle se dit sans doute que ce jeune homme, plein d'honneur et de courage, serait un meilleur appui pour la jeune enfant abandonnée que les gentilshommes campagnards que la duchesse pourrait choisir elle-même. Il est probable aussi que, certaine de la probité de Carle, madame de Tressac s'était dit : Laissons le temps couler, et attendons. Tels avaient été les précédents de Carle et de Mathilde, lorsqu'un hasard inespéré les réunit au château de Moncassac, après une année de séparation.

Comme Mathilde, Carle était orphelin; mais comme Mathilde, il n'avait pas une tante duchesse et cinq ou six fois millionnaire. Sa fortune était si peu de chose, qu'au moment où il eut fini son droit entièrement, et qu'il eut soldé les dettes qu'il avait faites à Toulouse pendant la période où il avait mené joyeuse vie, il lui resta six cents livres de rente. Il se croisa d'abord les bras sur la poitrine, à la manière du Spartacus de Foyatier, et il adressa au destin une apostrophe pleine d'une énergique amertume. Il se demanda ensuite s'il ne pourrait pas se mettre à la tête d'un parti ou d'une religion. S'il ne pourrait pas mettre en commandite cela ou autre chose, et il se répondit ensuite qu'il était un niais, et que tout homme doit se traîner péniblement, là-bas, là-bas, vers l'horizon. Alors il se décida au départ. Il pleura, Mathilde pleura, madame de Tressac pleura.

Et la diligence emporta vers Paris le jeune Carle d'Alton, qui, grâce à de bonnes recommandations, entra bientôt comme secrétaire chez le marquis de Grands-Fonds, pair de France, petit homme aux trois quarts ruiné et tout à fait ridicule.

La conversation suivante, et qui eut lieu peu de temps après que Carle eut quitté Mathilde dans le parc de Moncassac, à la suite de l'entretien que nous venons de rapporter, donnera une idée plus juste des relations du jeune homme avec son noble patron.

— Ah! vous voilà, Carle?... vous êtes un peu en retard, mon cher!

— Oui, monsieur le marquis, d'une minute... Voyez la pendule.

— Peste! une minute, c'est quelquefois un siècle... sans exagération! Carle, oh, Carle!... le courrier de Paris est-il arrivé?

— Je viens de voir entrer dans la cour, monsieur le marquis, un valet à cheval et portant la livrée de Moncassac. Ce doit être celui qui va tous les matins à Saint-Gaudens chercher les lettres et les paquets.

— Les lettres... oh! les lettres... Sais-tu, jeune homme, qu'au fond j'aime comme un fils... sans exagération... sais-tu que l'une de ces lettres peut me tuer, m'assassiner, me réduire à la torture? Malheureusement j'ai une perruque; sans cela, vous verriez mes cheveux se hérisser.

Carle recula de quelques pas. Il n'avait jamais eu pour le marquis qu'une assez médiocre amitié; il en sentait encore moins depuis qu'il voyait en lui un rival. Cependant il fut effrayé de son état, et il lui dit :

— Eh, mon Dieu! qu'avez-vous, monsieur le marquis?

— Ce que j'ai?... ce que j'ai?... hélas!... Mais procédons par ordre, comme Buonaparte, qui savait ajourner une douleur... Estimez-vous Buonaparte, mon cher?

— Je crois que Bonaparte, dit Carle, était un tyran beaucoup moins haïssable qu'une foule d'autres; car il avait un grand amour du pays, et il ne battait que ceux qui voulaient humilier la France.

— Il y a du républicanisme, du jacobinisme, du bouzingotisme dans cette réponse, jeune enfant! Et cela pourrait avoir lieu de m'étonner dans un adolescent qui est gentilhomme !..... Mais laissons cela, et revenons aux furies qui me tordent le cœur.... Ah! mon pauvre Carle, je suis dans ce moment possédé d'une terreur qui me calcine... sans exagération!...

Le marquis de Grands-Fonds paraissait véritablement malheureux. Dans le désordre de sa pensée, il avait oublié de replacer, à sa mâchoire inférieure, les fausses dents qui la meublaient chaque jour, et il avait laissé sur ses joues, épilées avec soin, une couche de pommade de limaçon, qu'ordinairement il enlevait avec un mouchoir de batiste. Carle se demanda s'il devait rire de cette figure pommadée et luisante, ou s'effrayer de ces yeux qui exprimaient une angoisse terrible. Mais il n'eut pas le temps de choisir, car le marquis de Grands-Fonds continua : — Jeune homme, tu as toute ma confiance!...

— Je crois en être digne, monsieur! J'ai mis au net la brochure que j'ai composée pour vous, et qui, sous votre nom, doit éclaircir, pour beaucoup de gens en France, la grande question des chemins de fer, et des avantages de ce moyen de communication pour les provinces du sud... Le discours que vous voulez prononcer au commencement de la session sur l'infamie des pots-de-vin est tout prêt. Hier soir, je me suis rendu à Saint-Gaudens; j'ai trouvé dans un café le jeune homme qui a écrit contre vous un article offensant dans le journal du département, et je lui ai donné deux coups d'épée sous un réverbère. Il est probable qu'il n'écrira pas de six mois.

— Oh, courageux enfant!... oh, jeune lion plein de force.... et de muscles!

— Du reste, monsieur, reprit Carle avec un accent dans lequel un homme plus habile que le marquis de Grands-Fonds eût trouvé beaucoup de dédain, du reste, je n'ai mis autant d'énergie contre cet individu que par une raison que vous savez déjà : il s'agissait d'un énergumène, stupide adorateur du système politique sous lequel nous avons le bonheur de vivre, — comme a dit un jour M. d'Argout à la tribune. — Nous sommes, vous et moi, ennemis de ce système, vous comme défenseur de la vieille monarchie, moi comme républicain. Heureusement pour vous, j'avais à défendre mon opinion!

— Chut! chut! malheureux!... oh! chut!... Que personne ne sache qu'une plume et une épée républicaines me sont en aide... Diable! cela me compromettrait!... Mais, dis-moi, jeune ami, le courrier est arrivé, n'est-ce pas?

— Eh, oui! je vous l'ai dit déjà.

— Et, tu ne veux pas te persuader d'une chose?

— Laquelle donc?

— Eh!... des revers que ce courrier du jour peut m'apporter?

— Ma foi, non.

— Carle d'Alton, obligez-moi de vous asseoir et de m'écouter.

Carle se jeta dans un fauteuil, et il dit :

— Je suis tout oreilles, monsieur de Grands-Fonds.

— Carle, dit le marquis après avoir enlevé l'enduit graisseux et luisant qui faisait briller ses joues; Carle, mon ami!... depuis deux mois nous sommes dans ce château auprès de ma respectable amie madame la duchesse de Moncassac.

— Eh! monsieur, dit Carle, voulez-vous déjà vous en aller?

— A Dieu ne plaise, mon enfant!... Comme beaucoup de mes coreligionnaires en politique, qui attendent d'autres temps et une troisième restauration, je m'occupe de hauts intérêts industriels. L'industrie exploitée en grand est encore un moyen de se bien poser dans le pays et de se faire des créatures. Béni soit le premier gentilhomme qui, après les infamies de 1830, a eu l'idée de jeter la vieille noblesse dans cette voie!... Bref, mes amis de Paris, connaissant mes vieilles et bonnes relations avec la marquise de Moncassac, m'ont mis en tête de venir près d'elle et de lui emprunter un million pour la grande entreprise que nous méditons dans le département de Tarn-et-Garonne. Si cet emprunt se fait, je suis un homme sauvé, ressuscité... Vous savez aussi bien que moi que la compagnie m'accorde sur la somme une prime considérable, sans compter un intérêt énorme dans les bénéfices de l'opération. De nouveau me voilà avec une position, une fortune, et je n'ai plus le crève-cœur d'arriver à pied ou en fiacre à la chambre des pairs, tandis qu'un tas de lieutenants de Buonaparte... de manants anoblis... font retentir la cour du Luxembourg du bruit de leurs équipages... Enfin, Carle, ma fortune est là!

— Vous me l'avez dit souvent, monsieur; mais vous êtes toujours dans d'excellents rapports avec madame la duchesse?

— Sans doute, et à telles enseignes qu'elle veut me faire épouser une de ses nièces... une rose languedocienne, à laquelle déjà elle a donné une terre fort belle près de Toulouse... Le château de Mirville.

— Délicieuse retraite! dit Carle étourdiment.

— Comment, vous connaissez Mirville? dit le marquis de Grands-Fonds.

— Eh! monsieur, répliqua le secrétaire, vous savez bien que je suis un chasseur intrépide. Quand j'étais étudiant en droit à Toulouse, je quittais souvent l'école pour faire la guerre aux lapins. Je connais tout le pays à dix lieues à la ronde.

— Ah! très-bien!... monseigneur le duc d'Angoulême était aussi un chasseur... énorme!... La chasse est le passe-temps des héros... et des étudiants en droit! Or donc, mon jeune Nemrod, mon crédit est très-florissant auprès de madame la duchesse... Mais, tête sans cervelle, ne vous souvient-il plus du dîner qu'elle a donné, il y a trois semaines, à quelques bons gentilshommes du pays, et de la bévue que j'y ai faite?

— Ma foi non!

— Tête sans cervelle! je le réitère... Emu par de copieuses libations au champagne, j'eus la bêtise... qui n'est pas bête une fois dans sa vie?... de me pencher à votre oreille et de vous dire, après avoir regardé la figure ridée de la duchesse :

« Ne trouvez-vous pas, Carle, que madame de Moncassac ressemble beaucoup à madame Pichard de Paris? »

— Vous me dites cela, en effet, monsieur le marquis; mais vous savez qu'interrogé au dessert par la duchesse sur ce que pouvait être la personne à laquelle vous la compariez, je répondis effrontément que madame Pichard était une jeune et belle femme, l'idole de son cercle, la reine de la beauté dans toutes les réunions honnêtes de Paris, aux Tuileries, au bois de Boulogne, aux Bouffes...

— Sans doute, sans doute. Et vous m'avez, comme dit le vulgaire, ôté une grande épine du pied... Mais la duchesse, vous le savez, pousse horriblement loin le désir de paraître belle; elle serait capable de tout contre l'imprudent qui aurait médit de ses attraits surannés.

— J'ai encore paré à cela, monsieur le marquis. M'étant aperçu que madame de Moncassac écrivait à Paris pour prendre des renseignements sur madame Pichard, j'ai écrit de mon côté aux mêmes personnes en les priant de répondre en conséquence. Ces personnes sont de nos amis, monsieur, et vous verrez qu'elles enverront un portrait enchanteur de la plus laide guenon qui soit sous le ciel.

— Si elles ont écrit poste pour poste, leurs lettres doivent arriver aujourd'hui même, dit le marquis en tremblant... Et je ne crains pas d'avouer que j'ai la chair de poule... Oh! Carle, c'est que, voyez-vous, si je n'ai pas ce million, si je me brouille avec la duchesse, je suis réduit à des moyens extrêmes... C'est l'enfer au lieu du paradis. Il ne me restera plus qu'à offrir mes services à Louis-Philippe, qui peut-être n'en voudra pas... Alors je suis un homme perdu, déshonoré... Vous serez forcé, mon cher, de me faire des discours juste-milieu.

— Je ne vous en ferai pas, marquis! dit Carle avec hauteur.

— Alors il faudra donc me brûler la cervelle!

Comme le marquis finissait de parler, un domestique de la duchesse entra et remit au marquis un billet de sa maîtresse.

Grands-Fonds, pâle, consterné, regarda le papier, le tourna plus de cent fois dans sa main crispée par la terreur.

— Oh! ciel! disait-il, reparaître à Paris pauvre, ruiné... sans le moindre cabriolet pour traîner ma pairie... avec des dettes! car j'en ai des dettes! Et cet ingrat, ce jeune ingrat, qui menace aussi de m'abandonner!

— J'ai dit seulement, monsieur, que je ne vous ferais pas de discours contre mes opinions pour la Chambre des pairs... Mais, voyons, ayez donc un peu de courage et lisez ce billet, puisque madame de Moncassac correspond avec ses hôtes par lettres, comme s'ils étaient à vingt lieues d'elle.

— Ceci, mon cher, est du meilleur ton... Ceci, dirai-je même, est de mise dans ce qu'on appelle la vie de château. On habite le même toit, et l'on s'écrit.

En parlant ainsi, il décachetait la lettre. A la première ligne, il jeta un cri de joie en disant : — Sauvé! sauvé!

— Et moi, dit Carle tristement, et moi qui aidais bêtement cet homme à se tirer d'affaire!... Oh! j'ai eu là une bien mauvaise inspiration! mais qui pouvait savoir?...

— Mon cher, mon cher, cria le marquis la figure tout illuminée par la joie, écoutez la lettre de la duchesse. Quand je pense que je vous dois tout cela, à vous... Oh! allez, soyez tranquille, quand je serai propriétaire de Mirville, je vous y donnerai permis de chasse; vous y aurez droit de haute et basse justice sur tout le gibier du domaine!... Mais tenez, mon cher, lisez, lisez cette lettre! Ferdinand lut tout haut :

« MON CHER MARQUYS,

» Depuys troys syècles, il est dans l'étyquette du chasteau de Moncassac, — étyquette dont vous trouverez les statuts dans un volume relyé en maroquyn rouge, avec un fermoyr d'or, sur le quatryème rayon de la byblyothèque, côté du nord. — Il est, dys-je, dans l'étyquette du chasteau de Moncassac, que le duc ou la duchesse desjeûnera dans son appartement avecque la compagnye qu'yl luy convyendra de choysir, parmy ses hostes... Je vous choysis, cher et galand marquys, pour ce jour, venez donc et croyez à tous les sentiments

» De votre affectyonnée,

» A.-C.-B., duchesse DE MONCASSAC.

» Ce vyngt-sept septembre M DCCC XXXVIII, et du règne de nostre roy Henry V, le huytyème. »

— Conçois-tu mes transports, jeune homme, les conçois-tu? criait le marquis de Grands-Fonds rajustant ses fausses dents, ébouriffant sa perruque et passant à la hâte son habit noir, à la boutonnière du-